

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Berta LUTOLF

La Clinique Saint-Amé

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1990, tome 86, p. 77-91

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

La Clinique Saint-Amé

Quand l'ermite devient protecteur d'une fondation discutée...

Saint Amé était moine au monastère d'Agaune, au VII^e siècle. Epris de solitude et de contemplation, il décida un jour de quitter ses frères, voués à la louange perpétuelle auprès du tombeau des martyrs thébéens, pour aller mener une vie de prière et d'offrande dans les rochers de Notre Dame surplombant l'étroit défilé d'Agaune... Si, à l'aube du XX^e siècle, on donna son nom et on plaça la nouvelle Clinique sous sa protection, c'est qu'on tenait à exprimer par là la filiation spirituelle directe existant entre saint Maurice et ses Compagnons, saint Amé et l'établissement hospitalier qui voyait le jour.

En 1886 en effet, deux cents pieds sous l'ermitage où vécut saint Amé, la villa Saint-Martin, entourée de jardins et de prairies, fut offerte à l'Institution de Vérolliez, dirigée depuis plus de 20 ans par les Sœurs de Saint Maurice. Elle fut destinée aux orphelins de santé fragile et devint la maison Sainte-Marie. Le chanoine Bourban, « successeur » du chanoine Gard auprès de la Communauté des Sœurs, n'allait d'ailleurs pas tarder à modifier quelque peu sa destinée.



*Le chanoine Bourban
et la maison qui allait
devenir la Clinique
Saint-Amé.*

C'est qu'à la fin du XIX^e siècle, le Valais ne possédait aucun établissement hospitalier où l'on put faire une opération selon les dernières découvertes de la science. Les médecins n'intervenaient que lors de cas sans gravité. Pour les interventions plus importantes, on se rendait à Lausanne ou Genève. Le voyage était long ; on avait le temps de languir et de souffrir dans les ambulances !

Or Saint-Maurice employait alors plus de 700 ouvriers à la construction de ses forts. Toute la montagne, du Rhône à la Dent de Morcles, était sillonnée de galeries profondes et retentissait du bruit des travaux. Les accidents étaient nombreux. Souvent les blessés avaient besoin de soins hospitaliers. Le chanoine Bourban songea alors à fonder une clinique. Elle serait, disait-il, « un petit rameau dans cet arbre immense de charité que l'Eglise étend de siècle en siècle sur le corps et les âmes de l'humanité souffrante ».¹

Mais avant d'entreprendre une telle œuvre, il attendait un signe l'autorisant à croire que Dieu la voulait, et ce signe ne tarda pas.

Un dimanche de juillet, il se trouvait au vieux théâtre, où les élèves du collège donnaient leur représentation. C'est là qu'on l'appelle en toute hâte : « Accourez vite ; devant la maison Sainte-Marie on a relevé un voyageur défaillant ! »

Bourban accourut, l'ausculta, et trouva que le pauvre homme mourait de faim. On le transporta au réfectoire de la maison, et après un bon repas, il s'en allait tout heureux.

L'année suivante, au théâtre et à la même occasion, on le demande encore. Une personne de Vérossaz était évanouie sur le chemin, devant la porte de Sainte-Marie. Bourban l'examina, la fit soigner dans la maison, et elle s'en allait bientôt, réconfortée.

Le premier pas était franchi ; on pouvait recevoir des malades à Sainte-Marie, Dieu avait parlé.

La première chose à faire, c'était de convaincre Mère du Sacré Cœur. Malgré les craintes et les difficultés qu'une telle œuvre laissait entrevoir,

¹ Les citations en cours d'article proviennent soit des Constitutions des Sœurs de Saint Maurice, soit, et c'est le cas ici, du livre de Mlle Dalloni, *Au cœur du Valais chrétien*, qui retrace l'histoire (parfois un peu romancée, dans le style de l'époque) de la Communauté, depuis sa fondation jusque vers les années 1950.

elle envoya des Sœurs à Paris où elles devaient préparer leur diplôme d'infirmière. Il fallait avant tout des infirmières capables de tenir une salle d'opérations et d'assister le chirurgien. Grâce aux relations personnelles du Chanoine, la Croix-Rouge de Paris ouvrit ses portes aux Sœurs de Saint Maurice. On entreprit la transformation de la maison. Pendant ce temps, le Chanoine Bourban se fit architecte et chef de chantier... Bientôt le drapeau flotta sur le pignon : les premières pièces furent ouvertes et la statue de Saint Amé trôna sur la porte. Ce fut la Clinique Saint-Amé.

D'agrandissements en transformations...

Au printemps 1901, les deux Sœurs-infirmières, Sœur Séverin et Sœur Stéphanie, rentrèrent de Paris, et le 10 août, en la fête de saint Laurent, la première opération sauvait la vie d'une pauvre veuve, mère de trois jeunes enfants. Saint Laurent fut proclamé deuxième patron de la Clinique. Aux Sœurs qui travaillaient en qualité d'infirmières, le Chanoine demandait trois choses : « Qu'elles aient dans la tête la science nécessaire, dans les mains une propreté exquise et dans le cœur la charité de Jésus-Christ. » Cela devait suffire. « La Sœur-infirmière s'oublie dans la patience et dans une scrupuleuse conscience professionnelle ; elle est bonne, condescendante jusqu'à l'effacement ; elle est pauvre, n'accepte pas de cadeau, attend sa récompense du Christ seul. » Selon la parole de saint Paul, « elle se fait toute à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ ». Le dévouement des Sœurs fut admirable. Elles parcouraient les salles, soignant et encourageant, faisant naître la joie sur les visages.

Durant cette période difficile des débuts et aussi durant la Première Guerre mondiale, Mère Eugénie Guex assura la direction de la Clinique. L'argent manquait et le rationnement compliquait encore la tâche de la Directrice. Les Sœurs luttèrent comme elles le pouvaient contre la maladie, la souffrance et la mort.

Le chanoine Bourban voulait faire participer à son œuvre tout le peuple chrétien. Le premier bienfaiteur fut un jeune domestique de l'Abbaye qui lui remit avec fierté une pièce de cinq francs en disant : « Le tiers de mon mois pour la Clinique, et de tout cœur ».

Mais il fallait aussi gagner la confiance et faire face aux critiques, car rappeler la misère et la souffrance dérangeait, hier comme aujourd'hui.

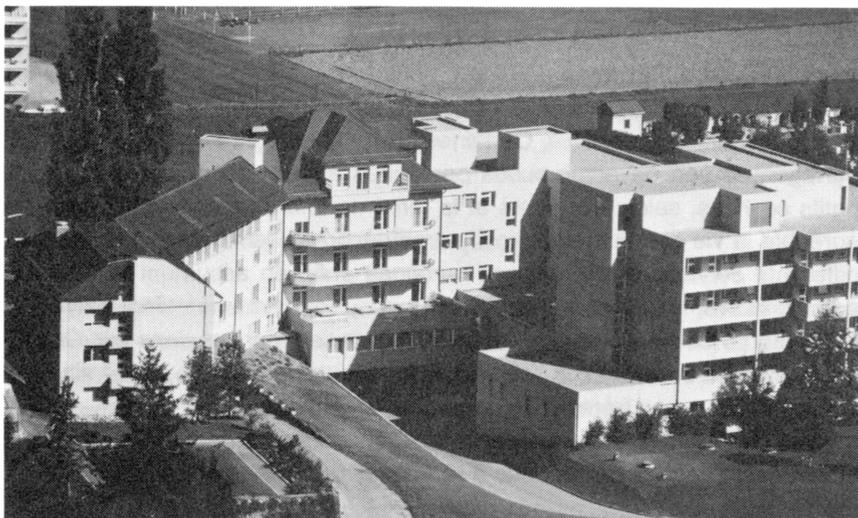
Le Dr Delaloye, éminent chirurgien de Monthey, vint à Saint-Amé en toute confiance. Sous sa direction, un service s'organisa qui se chargeait de grandes opérations de chirurgie interne. Les Dr De Cocatrix et De Werra donnèrent à la Clinique une solide réputation. Ils appelèrent tour à tour le professeur Vulliet et le Dr Roux, qui, après plusieurs interventions des plus délicates, avouaient : « C'est petit, mais on y fait du bon travail ». Le Dr De Cocatrix obtint du Département militaire fédéral l'autorisation de soigner à Saint-Amé tous les employés des forts de Savatan et de Dailly. Pendant les deux Guerres, les portes de la Clinique s'ouvrirent aussi aux soldats et militaires. Le public était acquis, la cause de la Clinique gagnée, et avec elle celle de la religieuse-infirmière.

Les locaux de la première petite Clinique ne tardèrent pas à se révéler insuffisants. A deux reprises, en 1908 et en 1915, des agrandissements furent entrepris. L'opération se répéta en 1932, 1940 et 1951.

Durant les années 1932 à 1934, on construisit un pavillon pour tuberculeux ne supportant pas ou plus l'altitude, le Sanatorium Valaisan (aujourd'hui rebaptisé Centre valaisan de pneumologie) n'existant pas encore à l'époque. Le Pavillon fonctionnait d'une manière autonome avec ses RX, sa buanderie et sa cuisine. Il fut fermé dès 1936 par manque de patients. La Confédération et le Canton l'ayant subventionné pour être utilisé au profit des tuberculeux, des pourparlers furent nécessaires pour pouvoir l'exploiter à d'autres fins. Finalement, un remboursement symbolique de 5000 fr. fut exigé, et les Sœurs purent transformer le Pavillon en Clinique chirurgicale, avec aménagement d'une salle d'opération plus perfectionnée, d'une salle de pansements, de stérilisation, d'accouchements et de RX. Ce bâtiment fut alors relié à l'ancienne Clinique par un tunnel pour le transport des repas, ancienne Clinique qui continua à abriter les cas de médecine (au début du moins) et les personnes âgées. En 1951, le Pavillon fut relié à l'ancienne Clinique par une construction enjambant la route.

D'autres modifications eurent lieu de 1951 à 1981. Par une décision du Conseil d'Etat datant du 2 octobre 1964, la Clinique fut reconnue clinique privée d'utilité publique. Ce fut l'époque de la planification hospitalière et on chercha quel rôle devait jouer la Clinique Saint-Amé dans la zone hospitalière

Saint-Maurice - Monthey. En décembre 1973, les plans pour la Clinique actuelle furent déposés à l'Etat. En mai 1974, le Conseil d'Etat accepta de participer au financement de la rénovation. Les communes du District de Saint-Maurice prirent aussi l'engagement de principe de contribuer aux frais engendrés. En 1975, l'Association de la Clinique Saint-Amé était constituée. Son Conseil d'administration se composait de 5 membres, dont 2 étaient présentés par les communes concernées. Depuis 1980, l'Etat participe aux frais d'exploitation pour le service de gériatrie, mais ce n'est que cette année qu'il a officiellement reconnu l'ensemble de l'établissement. Les dernières transformations qui viennent à peine de s'achever ont abouti à la construction d'une cafétéria, d'une chapelle plus vaste et mieux adaptée aux besoins de la Communauté et des malades, de locaux techniques ainsi que de vestiaires pour le personnel.



Actuellement, la Clinique comprend 98 lits, soit :

- 60 lits de gériatrie et de psycho-gériatrie,
- 38 lits de chirurgie, maternité et médecine générale,
- un bloc opératoire, un service des urgences, un laboratoire, un service de radiologie et de physiothérapie, un service d'animation et de coiffure, un service hôtelier et un service technique.

Les Sœurs partagent leur responsabilité avec un personnel laïc compétent. La Clinique offre 130 postes de travail (hormis les médecins), dont 82,66 postes pour les soins infirmiers, 41,10 postes pour l'exploitation et 6 postes pour l'administration. Le collège des médecins est composé de 24 généralistes et spécialistes, ce qui signifie que le nombre des praticiens a triplé durant ces 10 dernières années. Ainsi la Clinique est-elle à même d'offrir aux patients une bonne qualité de diagnostic et de thérapie et la possibilité d'être pris en charge par le même médecin avant, pendant et après l'hospitalisation.

La vie de la Communauté à Saint-Amé

La Communauté des Sœurs de Saint Maurice à la Clinique compte actuellement 30 Sœurs. Par toute notre vie, nous essayons de rendre présents les trois aspects de notre charisme fondateur, *la louange pascale, le témoignage et la communion fraternelle*. Certaines parmi nous sont malades, alitées, et partagent le sort de nombreuses personnes âgées ; d'autres assument de petits services, selon leur santé et la force de leur âge, cherchant à rendre agréable la vie communautaire ; d'autres encore collaborent activement aux différents services de la maison ; certaines enfin en assument la direction administrative, infirmière et hôtelière. Toutes, nous sommes tendues vers la réalisation d'un idéal commun, exprimé à diverses reprises dans nos Constitutions. Notre consécration religieuse, reconnue par l'Eglise, nous situe au service de tous nos frères. Elle nous aide à « être sans limite ni partage aux affaires du Père », à « aimer et servir tous nos frères, respectant leur vocation et favorisant leur pleine réponse à la volonté du Père » (article 48).

Nous voulons servir « tout l'homme » ; aussi, auprès de nos frères malades, âgés ou handicapés, notre tendresse et notre respect veulent se faire particulièrement attentifs. Nous espérons et nous croyons en leur vocation d'éternité (art. 51). Plus leurs souffrances, temporaires ou durables, sont profondes, plus notre amour et notre respect souhaitent les entourer, reconnaissant en chacun d'eux un frère ou une sœur à la vocation irremplaçable, un membre du Christ Jésus. Notre prière ne cesse de les accompagner. Elle les unit — conscients ou non — à la Croix de leur Rédempteur et Sauveur (art 92).

Au contact de certaines personnes aux prises avec la solitude, la souffrance ou la mort, nous nous souvenons que la Passion de Notre Seigneur se prolonge dans ses membres ; que Le servir dans ses frères les plus souffrants, c'est accomplir les œuvres mêmes qu'il a réalisées en signe de sa mission libératrice (Mt 11, 4-5; Lc 4, 18), œuvres que l'Eglise a toujours aimées et imitées, et qui prolongent de manière privilégiée le témoignage des Martyrs ; que notre présence auprès d'eux doit être toute de délicatesse, dans le respect des libertés et des personnalités humaines ; et que nous avons le devoir, dans la mesure du possible, de les aider à parvenir à une compréhension chrétienne de leur épreuve.

Toutes nos journées commencent avec la célébration de l'Eucharistie, qui en constitue le centre et le sommet. Elle est le lieu et le signe de notre communion fraternelle ; d'elle découlent toutes nos activités apostoliques, tous nos gestes d'amour fraternel.

En prolongement de l'Eucharistie, notre journée est jalonnée par la prière communautaire de l'Office divin (laudes, milieu du jour, vêpres) et par une heure d'adoration eucharistique, temps offert à chaque Sœur pour se retrouver auprès du Seigneur.

Quelques points forts de l'apostolat quotidien

Pour réaliser notre vocation auprès des malades dans l'œuvre de la Clinique Saint-Amé, nous partageons notre travail et nos responsabilités avec 150 collaborateurs laïcs. Des laïcs compétents, prêts à adhérer à l'esprit dans lequel nous souhaitons œuvrer. Dans cette vie quotidienne, nous tendons à privilégier certains aspects qui nous paraissent prioritaires :

- **L'accueil et l'hospitalité.** Les premiers chrétiens se recevaient les uns les autres, dans la foi. Nous désirons que les personnes venant chez nous soient reçues personnellement.

Le malade et sa famille d'abord. Et plus particulièrement dans des situations d'urgence. Démuni de tout, le malade nous oblige à le prendre en considération. Nous sentons alors combien la plus humble personne humaine a de valeur, parce qu'image de Dieu, aimée de Dieu. Et c'est par son corps que nous pouvons contempler en elle quelque chose de cette image. Corps qui est donc tout à la fois fragile et infiniment respectable.

Cependant, beaucoup d'autres personnes demandent accueil :

- les nombreux collaborateurs, qui se familiarisent d'autant plus aisément avec leur nouveau lieu de travail que l'accueil est chaleureux ;
- les représentants et vendeurs, qui souhaitent une oreille attentive et bienveillante ;
- les groupes d'enfants, qui désirent faire plaisir et entrer en contact avec des personnes âgées et malades, et qui ont besoin d'être soutenus et accompagnés dans leur action ;
- les chœurs, qui viennent régulièrement agrémenter de leurs chants la vie de l'hôpital ;
- les jeunes filles et jeunes gens, qui désirent tester leur choix professionnel, qui veulent voir, essayer, poser mille questions et attendent d'être orientés, guidés... etc.

Louis Massignon disait vrai quand il affirmait que *par l'hospitalité nous trouvons le sacré au centre du mystère de nos destins comme une aumône furtive et divine, dont aucune assurance ne nous dispensera jamais. En abritant et en soignant l'âme à travers le corps, elle atteste la valeur immortelle de la plus humble vie humaine, de son corps infiniment vénérable en son vêtement usé de travailleur — semence de gloire, qu'il n'est pas permis de lui arracher.*

• **Le travail.** La Clinique est aussi un lieu de travail intense. Accompli consciencieusement par chacun, il est un des éléments essentiels de l'œuvre commune au service des malades. Il nous unit les uns aux autres; il nous permet de gagner notre vie et d'avoir un sens plus concret de la charité. Si simple soit-il, quand nous l'accomplissons comme enfants de Dieu, il développe notre vie et notre maturité humaine. Pie XII disait déjà en 1950: *La journée de travail d'un vrai chrétien — apparemment non différente de celle des autres hommes et dédiée aux choses d'ici-bas — est, dès maintenant, plongée dans l'éternité.* Le travail nous configure au Christ, envoyé du Père. L'œuvre du Christ comprend aussi bien le travail de menuisier que l'annonce de la Bonne Nouvelle. La conformité parfaite du Fils au Père se poursuit dans sa Passion et sa Rédemption. Notre travail au service des malades a les mêmes dimensions. Par lui, nous pénétrons intimement dans le mystère du Christ. Le Christ est caché en Dieu ; notre travail sera caché en Dieu ; il nous assimile à Dieu qui est à l'œuvre.

En tant qu'entreprise, notre préoccupation est de ne jamais oublier que le travail est au service de l'homme et non l'homme au service du travail. Nos objectifs prioritaires se doivent d'être, avant toute question de rendement ou de profit, le bien-être du malade ainsi que le développement de la conscience professionnelle et de la motivation des collaborateurs. Dans cette optique, l'important est de créer un climat où chacun se sente respecté selon ses dons, ses capacités, ses limites aussi.

• **L'attention et le respect de toute misère, solitude, souffrance.** Nos Constitutions nous y invitent sans cesse : *Nous cherchons à rejoindre en vérité tous nos frères et sœurs en humanité, dans les situations concrètes qui sont les leurs* (art. 51). Depuis quelques années, nous constatons dans les écoles de soins infirmiers une redécouverte de la prise en considération de l'être humain, ayant des besoins multiples, « bio-psycho-socio-spirituels ». On insiste à nouveau fortement sur le respect dû au malade, et sur le fait que la relation d'aide s'adresse à la totalité, à la globalité de l'être souffrant.

Je crois que pour pouvoir accueillir et accompagner véritablement le malade, celui qui souffre, chacun de nous doit d'abord reconnaître qu'il a du mal à admettre la souffrance de l'autre, à admettre sa propre souffrance. Du mal aussi à accepter un Christ souffrant. Il vaut la peine de connaître et de ressentir sa propre angoisse, sa propre peur devant la souffrance et la mort pour aller plus librement vers celui qui attend et implore notre aide. Comment ne pas citer ici Denis Vasse, quand il nous dit : ²

La rencontre avec la maladie, l'accident, l'injustice, la mort, inscrit en nous des cicatrices qui modifient notre manière d'être au monde. Dans la souffrance, ce qui nous arrive va toujours à l'encontre de ce que nous avons imaginé : nous y sommes conduits par un chemin que nous n'avons pas choisi, qui nous était inconnu. Ce passage « obligé » est contraignant. La rencontre avec le monde et avec Dieu ne se réalise pas comme nous l'avions projetée. Nous faisons alors l'expérience d'une altération de nous-même : nos projets sont contrariés ; notre moi, la projection de nous-même est altérée.

² Denis Vasse, *Le poids du réel, la souffrance*, Seuil, Paris, 1983.

A travers l'image déchirée, à travers le corps souffrant, nous nous révélons être autre que ce que nous nous imaginions. Le désir de vivre et d'aimer subsiste quoiqu'il arrive, mais il n'est plus identique à la manière dont nous entendions le réaliser.

La souffrance nous divise. Cette division fait planer, dès le début, l'ombre de la mort. D'elle naît le cri de la naissance. Et ce cri de l'homme est le plus souvent voilé, caché, rendu inaudible sous le bruit et le remue-ménage que déclenche la douleur. La multiplicité des soins que l'infirmière donne au malade qui se plaint peut devenir une sorte d'alibi scientifiquement organisé. Est-ce que les soins que nous donnons sont faits pour « étouffer » la voix qui crie ? Est-ce que nous laissons au cri suffisamment de temps pour se dire ? Dans cet espace où la voix se fait entendre comme demande de quelqu'un à quelqu'un d'autre s'inscrit la possibilité de donner des soins, sans que le malade soit réduit à un objet de manipulation. Tous les souffrants espèrent, peut-être sans le savoir, ne pas être réduits à un objet de douleur.

Lorsque le souffrant n'est pas réduit ou ne se réduit pas à son symptôme douloureux, il s'ouvre un espace où le malade et le soignant se rencontrent, sans possession ni dépendance l'un de l'autre.

Ecouter quelqu'un qui souffre, lui témoigner, dans le silence et le respect, que ce que nous percevons de son désir, est encore et toujours celui d'une personne humaine, le nôtre, c'est apprendre plus que nous n'en savons sur lui et sur nous. Recevoir, accepter la souffrance de quelqu'un, c'est l'accompagner sur le chemin où la joie d'exister peut se manifester.

L'homme est un devenir constant. La souffrance est le cri du sujet naissant, le cri de l'homme promis à la joie de la rencontre; l'expression de notre désir d'être en vérité.

C'est pourquoi notre manière d'être auprès du malade et de prendre soin de lui est d'une grande importance. Est-ce que je suis prête à entendre son cri, tout en le soulageant ? Est-ce que ma présence l'aide à réaliser son désir d'exister en vérité ? Est-ce que le discours médical ne le réduit pas, quelquefois, aux symptômes qu'il exprime ? Ce sont là des questions que nous nous posons régulièrement ; elles nous invitent à une grande lucidité et à une entraide fraternelle.

Nous recevons parfois des témoignages de personnes qui ont grandi à travers leur souffrance. Voici une lettre, adressée à l'équipe soignante par un homme ayant accompagné son épouse durant les longs mois de sa maladie, jusqu'à sa mort paisible :

A vous toutes qui nous avez si bien soutenus et accompagnés durant ce long et douloureux passage à la Clinique Saint Amé, je dois adresser bien des remerciements.

Un grand merci pour votre sourire de tous les jours, pour votre gentillesse coutumière, votre patience, votre dévouement et votre compétence professionnelle.

Merci d'avoir été pour ma femme des « Simon de Cyrène » et de l'avoir si bien aidée à porter son fardeau jusqu'au bout.

Tant de souffrances n'auront donc pas été inutiles puisqu'elles nous ont permis à tous de nous dépasser afin de mieux aimer.

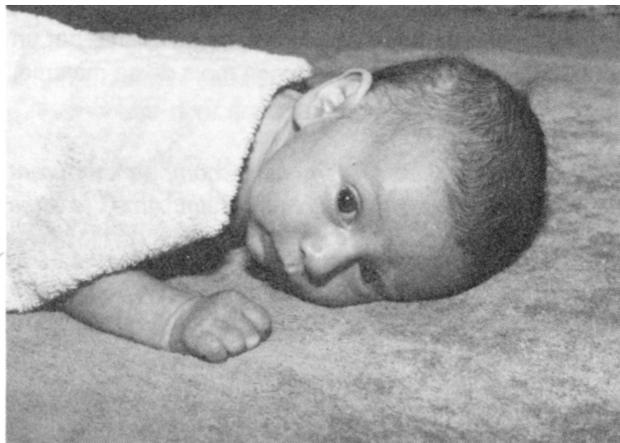
Merci du fond du cœur et au plaisir de vous rencontrer.

Si le médecin, les soignants, l'aumônier, la famille et les proches réussissent à former une communauté avec le malade, l'accompagnement devient une réalité vivante. Nous pouvons alors le rencontrer chez lui, en particulier sur le chemin de sa foi et de sa prière. Là la souffrance devient, pour les uns et pour les autres, un moyen de grandir.

• **Le service de la vie, de la naissance à la mort.** Tout ce qu'il y a de germes de bien dans le cœur et la pensée de l'homme, comment ne pas désirer l'élever, l'achever, pour son bonheur et la gloire de Dieu ?

Comme le dit si bien la maxime, « il ne s'agit pas d'ajouter des années à la vie, mais de la vie aux années ». Pour réaliser cela, le service d'animation est très attentif aux possibilités et aux intérêts de chaque personne.

Nous mettons tout en œuvre pour maintenir les liens fraternels et humains entre les malades âgés et leurs familles ou connaissances. Les proches ont besoin d'être accompagnés pour « durer » auprès de l'un des leurs atteint par le handicap de la maladie ou de l'âge. Il est parfois difficile pour eux de parvenir à une compréhension, une acceptation des manifestations de la



maladie. C'est pourquoi nous encourageons les familles à rester auprès de leurs malades, de participer aux soins, par exemple en leur donnant à manger, ou en acceptant de prendre une chaise roulante pour aller faire une brève promenade.

Accompagner les malades et leurs familles sur le chemin de l'acceptation et de la paix, c'est une manière de promouvoir la vie.



• **L'enseignement et la formation continue.** La Clinique est un lieu de formation pour les élèves de l'Ecole d'infirmières-assistantes de Monthey et celles de l'Ecole d'aide-médicale Minerva. Elle permet aussi à de nombreux jeunes de faire leurs premiers pas dans le milieu hospitalier et de se familiariser avec les professions infirmières et paramédicales. Ils y font des stages de 6 mois à une année, en gériatrie, avant d'entrer dans une école professionnelle. Durant cette période, ils ont besoin d'accompagnement et d'enseignement intense, pour assurer des soins de qualité aux personnes âgées, malades. Cet enseignement est dispensé soit par une infirmière-assistante engagée pour suivre chaque stagiaire régulièrement, soit par les responsables de chaque service. Ces jeunes nous apportent beaucoup de joie et de fraîcheur ; ils sont motivés et très appréciés des malades.

La formation continue de nos collaborateurs nous tient aussi à cœur. C'est un moyen de maintenir la motivation, d'intensifier la maturité humaine et de développer une réelle compétence technique et professionnelle, qualités nécessaires à la pleine efficacité de notre apostolat. Nous organisons des cours intrahospitaliers et donnons aussi la possibilité de suivre des cours extrahospitaliers correspondant à notre plan de formation.

La Clinique Saint-Amé, une institution d'Eglise

La Clinique est une œuvre de Dieu confiée à la Congrégation des Sœurs de Saint Maurice. Elle est donc avant tout une institution d'Eglise.

En octobre 1986, un congrès mondial a réuni à Rome quelque 1200 travailleurs catholiques au service de la santé. Le Saint-Père voulait ainsi nous faire comprendre que tous ensemble, nous sommes l'Eglise, l'Eglise au service des malades. Voici un bref aperçu de son allocution :

Chers Frères et Sœurs,

Je suis réellement heureux de vous accueillir en cette audience spéciale, prévue pour vous : médecins, infirmiers, volontaires, religieuses-infirmières et administrateurs qui, représentant les hôpitaux catholiques disséminés dans le monde entier, êtes venus vous réunir à Rome pour célébrer votre congrès.

J'aime à pouvoir vous dire combien j'apprécie cette initiative que je tiens pour très importante parce qu'elle réunit des personnes qualifiées

en matière de santé dans un contexte de connaissances scientifiques, d'amitié, de discussion, ce qui les stimule et les encourage dans l'exercice, souvent exténuant — et ignoré — de leur propre activité.

Quand il s'agit d'organismes qui, comme le vôtre, s'inspirent de l'Evangile et du Magistère de l'Eglise, laquelle, par vocation naturelle, a toujours encouragé le soin des malades, ma parole devient encore plus confiante, et mon cœur s'ouvre à une plus vive reconnaissance pour l'œuvre que vous réalisez.

De l'exemple de Jésus découle pour le personnel sanitaire catholique le devoir de ne pas se limiter à la santé du corps, toujours urgente et nécessaire, mais d'étendre sa sollicitude à l'évangélisation de l'esprit, car les patients ont le droit d'être instruits sur le sens de la vie et de la mort, à la lumière de la foi chrétienne.

Comme il est tenu de rendre témoignage de l'Eglise, l'hôpital catholique doit reconsidérer toute son organisation pour refléter toujours plus clairement les valeurs évangéliques qui ont leur écho dans les directives sociales et morale du Magistère.

Il y a une forme spécifique de service que j'aimerais une fois de plus soumettre à vos considérations, car je suis convaincu que dans ce domaine également, l'hôpital catholique doit donner l'exemple aux autres services et structures sanitaires. Partout dans le monde on relève un important accroissement du phénomène du service volontaire.

Les circonstances actuelles semblent indiquer que le moment est venu d'utiliser toujours plus les ressources de générosité disponibles dans la communauté; et dans ce but il pourrait se révéler vraiment utile pour les hôpitaux, respectueux des principes chrétiens, de partager leurs expériences.

Le moment actuel est plein de grandes responsabilités pour les hôpitaux catholiques et leur survie dépend de la manière dont les catholiques réussiront à s'occuper non seulement des malades d'aujourd'hui mais également de la population de demain. Leur survie dépend également de la façon dont les catholiques parviennent à créer une nouvelle culture et de nouvelles formes de soins pastoraux pour le malade, capables de témoigner le Christ comme Sauveur de l'âme et du corps.

Quelle est donc la différence fondamentale entre un hôpital catholique et un autre hôpital ? Elle est sans doute à chercher du côté de la mission et de la justification des divers hôpitaux. Les hôpitaux appartenant à l'Etat justifient leur existence par le fait que c'est un devoir de l'Etat et de ses organismes de garantir à ses citoyens une aide en cas de maladie. L'Eglise quant à elle a reçu mission de la part du Christ d'« enseigner l'Evangile, de soigner les malades » (Lc 10, 9). C'est pourquoi dans une institution d'Eglise, outre la motivation humaine fondamentale que l'on trouve à la base de tout projet médical, est présente la motivation chrétienne, le désir d'accomplir l'œuvre de salut et de miséricorde du Christ, selon les principes de l'éthique chrétienne et de la morale catholique. C'est là ce qui distingue un hôpital catholique d'un autre établissement hospitalier : le malade qui y est accueilli l'est en tant que membre du Corps du Christ, appelé à participer à la plénitude du bonheur dans le Royaume des Cieux ; un membre dont la souffrance toujours mystérieuse rejoint celle du Christ en Croix réalisant le Salut de l'humanité ; un frère qui, par sa souffrance physique ou morale, est pour nous invitation à la foi et à l'espérance, plongée dans l'insondable mystère de la vie qui traverse bien des ténèbres pour aboutir à l'éternelle Lumière.

Chaque jour, à midi, les Sœurs se retrouvent à la chapelle de Saint-Amé pour invoquer le Seigneur de Vie et de Tendresse et lui redire leur infinie confiance, transmise à leur Communauté et à tous les chrétiens par le témoignage des Martyrs, saint Maurice et ses Compagnons. Cette prière traduit « liturgiquement » ce que ces lignes ont tenté d'esquisser...

*Tu T'es complu, Seigneur, en Ton Fils, qui accomplissait dans son mystère pascal la liturgie de l'Amour ;
et Tu as voulu unir à sa louange saint Maurice et ses Compagnons.
En te rendant grâce, nous te prions de prolonger en nous et par nous cette liturgie et cette louange,
dans une charité fraternelle attentive
à toute misère, à toute solitude, à toute souffrance.
Et que notre vie entière soit une hymne à la vérité de l'Evangile,
par Jésus-Christ notre Seigneur. Amen.*

Sœur Berta Lütolf